

## Colloque : «SOCIETES PLURIELLES, TRAVAIL SOCIAL ET VIVRE ENSEMBLE »

*Communication de Jean-Pol GERARD, Maitre-Assistant et Maitre de Formation Pratique à l'Institut Cardijn – HELHa Louvain-La-Neuve, Belgique, formateur de travailleurs sociaux*

Comment vivre ensemble dans une société qui produit sans cesse de la perversion ordinaire ? OU Le vivre ensemble dans une société d'individus enlisés dans une posture psychique de déni de l'altérité. Réflexions au départ des travaux de Jean-Pierre LEBRUN et Marcel GAUCHET.

1

### 1) Préambule

La place d'où je parle : un point de vue situé à relativiser.

Pour comprendre d'où je parle, je voudrais d'emblée livrer quelques éléments de mon pedigree en rapport (me semble-t-il) avec le thème de cette semaine.

Assistant social de formation, j'ai commencé ma carrière de travailleur social par une dizaine d'années dans le domaine de l'aide à la jeunesse en général (Protection de l'enfance en France), puis dans le domaine de l'aide sociale générale et enfin dans le développement local (culturel, social, économique).

Depuis une trentaine d'années, je suis devenu formateur dans cette même école de travail social qui m'avait formé. J'encadre les étudiants en stage et je dispense des cours liés à la politique sociale et aux évolutions économiques, sociales, culturelles et politiques du monde institutionnel belge.

J'ai par ailleurs eu l'occasion pendant 6 ans d'exercer une fonction exécutive au sein du monde politique municipal puisque j'ai été adjoint au maire (on dit échevin et bourgmestre en Belgique) en charge des matières suivantes : les finances, l'aménagement du territoire, l'environnement et la culture... J'insiste sur la diversité des approches...

Enfin pour terminer je voudrais signaler que la vie m'a conduit à rencontrer personnellement la psychanalyse, parcours qui m'a permis de travailler sur mon identité personnelle, mais également, à travers ses concepts, qui m'a amené à faire mieux le lien entre l'anthropologie individuelle et les évolutions (mutations) socioculturelles du monde dans lequel nous vivons.

Ces quelques éléments de mon parcours tendent à montrer que les questions de formation, de pouvoir, de pilotage sociétal et d'anthropologie sociale et individuelle ont été au cœur de ma prise de recul.

C'est au départ de cette expérience personnelle et professionnelle ou, en fin de compte, tout simplement humaine, que je voudrais vous livrer les quelques réflexions qui vont suivre. Ces réflexions se veulent transversales car je les ai formulées à partir des différentes postures envisagées : comme travailleur social, comme formateur, comme homme politique et comme père, beau-père, compagnon de route dans une famille recomposée...

Je ne me revendique d'aucune spécialité même si ma formation complémentaire en politique économique et sociale a évidemment orienté ma grille de lecture. Mais pas plus que mon expérience

du pouvoir ou ma posture de travailleur social et d'éducateur spécialisé. Que dire alors de l'aventure psychanalytique ?

Comme le dit Alain Chamfort, « Les spécialistes ont raison. Ce sont nos guides, nos mentors. Les spécialistes ont raison. Même quand les spécialistes ont tort. Les spécialistes ont raison. Chacun dans leur spécialité... »<sup>1</sup>

Le monde a besoin d'altérité, postule ce colloque, et bien commençons dès aujourd'hui dans les sciences humaines, non ?

### Pourquoi ce sujet ?

À vrai dire, dès que j'ai lu le triple titre de ce congrès, voici qui m'est passé directement par la tête.

#### *Société plurielle OU plutôt société Sérielle :*

Cette société est vraiment plurielle, ça saute aux yeux, mais est-elle pluraliste ? C'est-à-dire essaie-t-elle de faire dialoguer et intégrer les points de vue différents ? Par ailleurs, l'idéologie actuelle ne transcende-t-elle pas ces différences pour faire de nous un agrégat d'individus (consommateurs) alignés les uns derrière les autres comme dans une série ou, pour le dire autrement, les individus ont-ils encore envie de se parler où vivent-ils les uns à côté des autres dans une parfaite tolérance « molle » forcément relativiste ?

#### *Travail social, un belvédère particulièrement éclairant ?*

Le travail social est au cœur du changement, pour plusieurs raisons. Les travailleurs sociaux sont les témoins privilégiés, en première ligne, du mal-être qui touche aujourd'hui pas mal de nos contemporains. Les statistiques (du suicide, du chômage, de la délinquance, de la santé mentale, du vieillissement, etc...) prennent pour ces travailleurs sociaux une coloration véritablement humaine, tangible à travers la relation avec des femmes, des hommes, des enfants et donc, des souffrances, des émotions, des horreurs, mais heureusement aussi de la joie, de l'espoir, des reconstructions, des réussites. Et cette relation, ça change tout. Dans cette relation, ils touchent du doigt ou du cœur le désarroi à travers la posture de pas mal de personnes « enTOUSées » (JP Lebrun) (empêtrées dans le grand TOUT), engluées dans la masse, la série globalisée qui individualise, mais rend de ce fait tout véritable processus d'individuation extrêmement compliqué...

#### *Vivre ensemble, vivre côte à côte, OU AGIR ensemble*

Le vivre ensemble est une notion tarte à la crème, avons-nous bien pris la mesure du mot "ensemble" ?

Pour être un brin provocateur, je dirais que l'univers concentrationnaire "concentrait" justement un certain nombre de personnes "ensemble" à la même place. L'objectif des nazis était sans aucun doute de transformer les personnes, en numéros, de les dépersonnaliser, de les déshumaniser en les positionnant plus dans l'univers de la série robotisée que dans l'échange véritablement humain.

Pourtant, malgré ces conditions extrêmes, de nombreux témoignages montrent que la part humaine de ces personnes, même dans ces conditions, a réussi à se maintenir en s'engouffrant dans la moindre faille de ce système totalitaire pour résister envers et contre tout. Ce qui nous permet en fin de compte de garder un grand espoir face à la part sombre de la globalisation actuelle.

---

<sup>1</sup> Voir (<https://youtu.be/CjkQOfmPnU> )

Lors d'une rencontre avec mes étudiants, dans le cadre d'un cours sur la radicalisation et les plans de cohésion sociale (dispositif belge), le réalisateur belge Ismaël Saidi, auteur de la pièce Djihad, leur disait à peu près ceci : *“ Il est compliqué de haïr quelqu'un avec lequel on a construit un lien ”*. “Il éclaire ainsi une piste pour remédier à la peur et à la violence ambiantes ? Plus que le vivre ensemble, c'est l'agir ensemble qu'il faudrait cultiver. Alors “action” ?<sup>2</sup>

“ Ne pas se contenter de vivre ensemble - S'ignorer, un danger. - Juxtaposés, pas vraiment ensemble. - Quitter les images pour entrer dans le réel. - Et s'appropriiser”<sup>3</sup> J'ai repris ici les chapeaux des paragraphes de l'article cité ci-avant. Le programme me paraît clair. Nous y reviendrons par la suite.

## 2) Constats : retournement anthropologique majeur dans les sociétés hypermodernes globalisées et mutation du lien social.

Le passage à la modernité avait depuis longtemps signé l'arrêt de mort anticipé (resté 2 siècles en pointillé) d'un modèle social (mère holiste<sup>4</sup>) et psychique (basé sur l'incomplétude et la consistance<sup>5</sup>) au profit de l'avènement d'un modèle social (père individualiste) et psychique (basé sur la complétude et l'inconsistance).

Cependant, les mentalités mettent du temps à changer et le “respect” pour l'autorité, la place de l'exception, du Tiers, a perduré comme une scorie de l'ancien régime, notamment à travers « La République », envisagée comme la légitimité suprême venant du PEUPLE, celui-ci ayant pris la place du Roi et de Dieu. On peut donc dire, que dans un premier temps (200 ans), la République et son Président furent déifiés, comme représentant du PEUPLE au point que, à travers la laïcité militante (organisée comme une quasi-religion), l'autorité transcendante du Président et de son gouvernement a réussi à faire perdurer le mythe. François Mitterrand, véritable monarque républicain, fut sans nul doute le dernier échantillon de son espèce. Il a signé la fin historique de la transcendance comme mode de gouvernement (de gouvernance dirait-on aujourd'hui pour bien accentuer l'impuissance des gouvernants).

Donc, ce n'est que tout récemment que l'hyper modernité a révélé toute la puissance du nouveau modèle dans son plein régime. On pourrait dire que la période précédente n'était que du rodage, pour rester dans la métaphore automobile.

Dans sa version “finale” ou “pleine puissance”, ce modèle se caractérise par<sup>6</sup>:

<sup>2</sup> En Marche, journal des mutualités chrétiennes, MOC, janvier 2016. “Ne pas se contenter de vivre ensemble”

<sup>3</sup> Idem

<sup>4</sup> Les notions de mère holisme et de père individualisme sont empruntées au grand anthropologue français Louis DUMONT (1911-1998)

<sup>5</sup> Les notions de modèles basés sur l'incomplétude et la consistance d'une part, sur la complétude et l'inconsistance, d'autre part viennent de Jean-Pierre LEBRUN, déjà cité. Elles font référence au travail nécessaire de l'individu pour l'acceptation des principes de la “perte” et de la “non-jouissance”, préalables indispensables à la véritable rencontre d'autrui - une rencontre où “je vais accepter de me laisser transformer par sa présence et son discours”.

<sup>6</sup> La perversion ordinaire, Vivre ensemble sans autrui, Jean-Pierre LEBRUN, essai, Denoël, 2007

- Un estompement, voire une quasi-disparition de la place de l'exception, du tiers et de l'autorité dans les sociétés hyper modernes et
- Ce que Marcel GAUCHET a appelé le désenchantement du monde<sup>7</sup>, la sortie de la religion et donc, le passage d'une société de la transcendance à une société de l'immanence.

L'avènement complet de ce modèle serait donc en grande partie parachevé. On constatera au passage que la dénomination « père individualiste » va devoir peut-être se transformer en « individualiste » au nom de la disparition de la place du père.

Ce retournement anthropologique, d'après Jean-Pierre Lebrun, psychanalyste, a des conséquences de plus en plus visibles sur la (in)capacité des individus à intégrer, voire incorporer l'altérité.

Toutefois, le parachèvement n'est pas total et c'est peut-être là que se trouve un espoir de ne pas jeter le bébé avec l'eau de bain et de préserver la butée qui permet d'entrer dans le langage et la civilisation, en nous obligeant à réfléchir à la notion d'autorité en dehors du cadre dépassé du patriarcat fort heureusement (presque) disparu. Quelle autorité, quelles limites à l'individualisation et avec quelle légitimité pour ancrer, incorporer ce moins-de-jour, cette acceptation de la perte dans la construction anthropologique de ces néo-sujets.

[Estompement de la place de l'exception, du tiers et de l'autorité dans les sociétés modernes : difficulté de TENIR cette place : le père, le prof, le responsable politique, le travailleur social](#)

De tout temps, les sociétés ont tablé sur la place de l'exception (Dieu, Le Roi, Le gouvernement, le père, l'autorité, le prof., l'élu...) pour, à travers l'éducation notamment, inculquer aux sujets en devenir l'importance de la perte, de l'altérité, du lien social inscrit dans les générations précédentes.

Le langage nous précède et chaque être humain devra s'inscrire, qu'il le veuille ou non dans le récit en mots de sa petite histoire et de la grande Histoire. La capacité langagière ne pourra se développer qu'à la condition pour l'enfant d'arriver à accepter une perte, un trou, un vide qui va apparaître entre "la chose" et le "mot" qui va désigner cette chose. La conceptualisation, et donc la pensée, est à ce prix. Le mot n'épuise pas la chose Et ce travail de perte est tout sauf une partie de plaisir.

Dans les sociétés traditionnelles, ce travail de deuil (je ne suis pas tout, je dois laisser la place en moi pour l'altérité...) était soutenu par ce que certains appellent la place de l'exception. La structure sociale légitimait une série d'autorités, qui, symboliquement placées en dehors du TOUT social, "au-dessus de la mêlée", permettaient de "trancher" tout ce qui empêche le sujet de sortir du magma engluant et confusionnant dans lequel il est d'emblée pris, dès lors qu'il est jeté dans la vie.

Cette place de l'exception, cette autorité était occupée traditionnellement par le père (couper le cordon comme on dit traditionnellement), par le professeur (qui dit le savoir du haut de son expertise), par l'élu (qui a reçu délégation - de Dieu, du peuple - à vie ou pour une mandature - et qui est d'ailleurs protégé par son immunité - parlementaire- pour décider et piloter à la place de...)

Aujourd'hui, cette place de l'exception n'est plus soutenue, voire même est dénigrée par le modèle hypermoderne globalisé. Nul n'est besoin d'épiloguer longtemps sur le discrédit massif de l'autorité,

---

<sup>7</sup> Le désenchantement du monde, une histoire politique de la religion, Marcel GAUCHET, Collection Bibliothèque des Sciences humaines, Gallimard, Parution : 02-04-1985

et les difficultés à “TENIR”<sup>8</sup> les rôles de père, de prof, de travailleur social, ou de responsable politique.

“Comme cette mutation contamine l'ensemble du champ social, elle laisse par exemple, faute d'être identifiée, les parents mettre en cause les enseignants, ces derniers les politiques, et vice versa. Alors que tous, en fait, emportés par ce changement, se retrouvent impuissants.”<sup>9</sup>

En ce qui concerne les travailleurs sociaux, Lebrun relève ceci : “ Il ne faut pas nous étonner quand on constate que l'ensemble des travailleurs sociaux dans notre société éprouvent d'énormes difficultés à remplir leur fonction. Ce sont eux - au sens large qui va des assistants sociaux aux éducateurs de rue en passant par l'éventail de toutes ces professions qui tournent autour du lien social - qui portent en effet le poids de la contradiction qui existe entre, d'un côté l'Imaginaire social qui entretient la grande confusion que nous dénonçons, et de l'autre les exigences irréductibles qu'impliquent une vraie rencontre. Ce sont eux qui subissent - même à leur insu - les effets des contradictions qui existent entre ces deux modalités du lien social. C'est au travailleur social qu'il est demandé de se débrouiller avec ce fait que le “modèle” ambiant est une chose et que la situation de terrain - où la confrontation avec la réalité est incontournable - en est une autre.”<sup>10</sup>

Ne nous y méprenons pas, nulle nostalgie de ma part sur les hiérarchies qui soutenaient ce modèle : exit le patriarcat, exit l'enseignement descendant (la pédagogie noire d'Alice Miller), exit le paternalisme normatif des travailleurs sociaux et exit la démocratie uniquement représentative.

Cependant, face à ce tsunami, les questions de la transmission, du langage, de la pédagogie, du travail social et de la démocratie (fût-elle participative) restent entières. Et il me semble que la question de la tiercéité et des arbitrages est centrale dans les pistes à inventer pour “s'en sortir” quand plus personne ne pourra individuellement “TENIR” ces positions d'exception. (À bout de bras et dans le vide sociétal).

### [Désenchantement du monde \(M. Gauchet\) et sortie de la religion, d'une société de la transcendance à une société de l'immanence.](#)

Le désenchantement du monde et la sortie du religieux, tels qu'en parle Marcel Gauchet, signent la fin d'un modèle social et psychique basé sur l'incomplétude et la consistance vers l'avènement d'un modèle basé sur la complétude et l'inconsistance.

La verticalité n'est plus à l'ordre du jour, c'est l'horizontalité qui a la cote.

Au niveau de la prise de décision les choses pourraient donc se présenter comme ceci :<sup>11</sup>

---

<sup>8</sup> Le verbe **TENIR** nous ramène au titre de l'enquête réalisée en 2012 par mon collègue belge et ami JF Gaspar. La principale raison d'être des travailleurs sociaux pourrait bien être de tenir, eux qui polarisent sur leur personne toutes les contradictions et paradoxes de cette société déboussolée.

Gaspar, Jean-François. *Tenir ! Les raisons d'être des travailleurs sociaux*. La Découverte, 2012

<sup>9</sup> JP LEBRUN, idem, p.134

<sup>10</sup> JP LEBRUN, idem, p.175

<sup>11</sup> Ce tableau est issu des recherches menées dans l'ouvrage suivant :

M.CALLON, P. LASCUMES et Y. BARTHE, *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*, Seuil, 2001.

<b>Décision Traditionnelle</b>	<b>Décision en incertitude</b>
Choix tranchant	Enchaînements de rendez-vous
Un moment unique, un acte	Une activité itérative enchaînant des décisions de second rang. <b>NDLR : l'itérativité est aussi la caractéristique majeure du fonctionnement de l'algorithme</b>
Une décision prise par un acteur légitime	Un réseau d'acteurs diversifiés selon les responsabilités
Clôturée par l'autorité scientifique ou politique	Réversible, ouverte à de nouvelles informations ou à de nouvelles formulations de l'enjeu
<b>Consistance (dureté, stabilité, fermeté) et incomplétude (imparfait, inachevé, dépareillé)</b>	<b>Inconsistance (Mou, mol, souple) et complétude (achevé, total, fini)</b>
<b>TRANSCENDANCE EXTERIORITE</b>	<b>IMMANENCE INTERIORITE</b>

A la lecture de ce tableau, il nous est permis de relire la place du père, du prof, de l'élue ou du travailleur social. Privé de la place de l'exception, baigné (noyé parfois) dans l'immanence, il va devoir déployer une énergie considérable, prendre sur lui, concerter un maximum pour tenter d'échapper à l'impuissance et souvent "arracher" une décision, qui à peine prise, pourra déjà être contestée en fonction de nouvelles informations, d'une nouvelle formulation de l'enjeu. Tout ceci dans un contexte d'illégitimité grandissante (voire totale) de la place à TENIR. Il ne faut peut-être pas chercher plus loin les tenants et aboutissants de phénomènes tels que "la démission des pères", la "pénurie des jeunes profs", le « Burn out des travailleurs sociaux » ou encore la « désaffection du politique et le cynisme de ceux qui restent ».

Le nouveau modèle est certes séduisant. " Au fond, qui pourrait ne pas adhérer un tel projet ? On voit d'emblée les avantages du processus : une véritable procédure démocratique où les savoirs des personnes concernées sont pris en compte, et qui ne se résume pas à une pure et simple subordination. D'où un enrichissement de la démocratie délégative par la démocratie dialogique. Mais comment ne pas entendre dès qu'apparaît l'en-tête du chapitre où figure le tableau ci-dessus - "L'action mesurée ou comment décider sans trancher?" - que la question est loin d'être aussi simple.

Comment penser, en effet, que dans les cas figurés dans la partie droite, il soit possible de *décider sans trancher* ? Quel décideur pourrait faire l'économie d'avoir à trancher ? La nouvelle méthode de décision peut bien sûr reconnaître de la valeur au processus de concertation, mais on ne peut pas pour autant se croire complètement libéré de la méthode d'hier, ne serait-ce qu'en reconnaissant qu'il faut que subsiste nécessairement la place d'où l'on peut trancher, même si elle n'est plus "substantifiée" comme hier au travers de la légitimité du chef."<sup>12</sup>

Exit le grand Tiers de la Transcendance donc, mais sans doute la nécessité d'un ou de petits tiers immanents, d'une forme de transcendance immanente. A ce sujet, la plus grande confusion règne, et cette confusion explique peut-être pour une bonne part les problèmes d'aujourd'hui. Le fondateur de la psychanalyse aurait sans doute toujours des choses à dire sur le "Malaise dans la civilisation".<sup>13</sup>

Les deux modèles extrêmes du tableau permettent de visualiser la radicalité du changement en cours. La combinaison des caractéristiques de chacun des modèles permet d'entrevoir la possibilité

<sup>12</sup> JP LEBRUN, idem p.210

<sup>13</sup> S. FREUD, *Malaise dans la civilisation*, 1930

d'une troisième voie continuant à prendre en compte la question de la tiercéité nécessaire à l'humanisation et à la civilisation, propriétés essentielles du genre humain.

### [Idéologie, hypermodernité, transcendance, avenir de la tiercéité](#)

Il faut prendre acte de ce retournement anthropologique et sociétal radical et bénéfique à bien des égards. (Fin du patriarcat, approfondissement de la démocratie, etc...). L'ancien système a vécu, soit, mais, au risque de nous répéter, encore faudrait-il ne pas "jeter le bébé avec l'eau du bain"<sup>14</sup>

"... Chacun, de nos jours, est apparemment invité à donner son avis et à suivre sa voie. Pluralisme oblige. Mais la suite inévitable n'est pas annoncée : si chacun est invité à s'exprimer, il est hors de question qu'un avis sorte du lot, qu'il produise des conséquences, puisqu'il rejoindrait alors cette place d'exception frappée désormais d'illégitimité. En conséquence, toute énonciation est visée par ce processus qui nous emporte. Le refus de toute transcendance ne fait ainsi que relever à son tour d'une position idéologique... tout en prétendant bien sûr que l'idéologie et dans l'autre camp. L'effet escompté finalement, est de contraindre tout le monde à cesser de tenir une position, à se résigner au prêt-à-penser (ndlr : et à la tolérance molle, valeur suprême de notre époque). Autrement dit il s'agit bien de "réduire les têtes"<sup>15</sup> selon l'heureuse formule de Dany-Robert Dufour qui apparaît en titre de son ouvrage éloquent analysant cette nouvelle manière de fonctionner dans notre société."<sup>16</sup>

Les médias, qu'ils soient traditionnels ou dits "sociaux" (cette nouvelle technologie de l'(in)communication) participent évidemment grandement de cette nouvelle idéologie de massification et de dilution relativiste des opinions. Il suffit de voir les micros-trottoirs distillés en permanence dans les émissions politiques. Ou de constater le mélange des genres (interviews de sportifs ou de quidams sur n'importe quels sujets, émission politiques dites ludiques – Bart de Wever, patron de la NVA, parti nationaliste flamand a fait une partie de sa réputation en gagnant le jeu télévisé "Slimste mens" (personne la plus intelligente, traduction littérale) de la VRT (télévision belge flamande). L'objectif conscient ou inconscient est bien de niveler les opinions au prétexte de démocratiser l'information, de participation des citoyens consommateurs. Finalement, une opinion autorisée (qui fait autorité) est mise sur le même pied que celle de n'importe quel quidam. Il n'y a donc plus d'opinion autorisée. Enfin, que dire d'un journal télévisé ou les informations les plus dramatiques alternent toutes les deux minutes avec les sujets les plus anecdotiques, quand ils ne sont pas entrecoupés de publicité ? Les infos se télescopent donnant lieu parfois des situations pour le moins cocasses, pour le pire scandaleuses (une pub pour le Round Up après une émission sur ses ravages). Apparemment, le relativisme absolu semble de mise.

---

<sup>14</sup> Perdre de vue l'essentiel, se débarrasser d'une chose pourtant importante dans le but d'éliminer avec les ennuis ou contraintes qu'elle implique.

Origine : Quelqu'un de trop absorbé par le fait d'avoir à se débarrasser de l'eau sale du bain et qui en oublierait que bébé patauge encore dedans, aurait effectivement perdu de vue quelque chose de très important. <http://www.expressio.fr/expressions/jeter-le-bebe-avec-l-eau-du-bain.php>  
Consulté le 09/06/2019

<sup>15</sup> D-R. DUFOUR, *L'Art de réduire les têtes. Sur la nouvelle servitude de l'homme libéré à l'heure du capitalisme total*, Denoël, 2003.

<sup>16</sup> JP LEBRUN, idem, p.138

“La pensée hypermoderne (Deleuze par exemple et son concept de micro politique)<sup>17</sup> observe que « ce qui organise contraint ». Et que « c'est insupportable ». Or à vouloir refuser toute contrainte, ce qui se trouve refusé, c'est l'organisation elle-même, donc aussi bien le politique que la démocratie. Voilà donc ce qu'on ne peut - ou ne veut - aujourd'hui admettre : que contrainte et liberté sont les deux faces d'une même médaille, et de ce fait sont indissociables. Ce qui ne veut pas dire, bien sûr, qu'il n'existe pas de contraintes abusives contre lesquelles il convient plus que jamais de se révolter. Mais à vouloir supprimer toute contrainte, on ne peut que favoriser l'émergence de nouvelles contraintes. D'un autre type, sans doute, mais pas moins contraignantes. Autrement dit encore, dans le champ du désir humain le vice de fonctionnement est de structure. La question reste donc bien d'actualité : pouvons-nous en finir avec la transcendance ? Nous en sommes-nous vraiment débarrassés ? »<sup>18</sup>

Si la question de la nécessité de la perte via le mécanisme de la tiercéité, fut-elle immanente, est une condition nécessaire à l'humanisation et la civilisation du petit d'homme, comment réintroduire une certaine place de l'exception nécessaire à la construction du sujet si l'on entend par là, la capacité d'organiser le monde avec autrui, de réhabiliter l'importance du collectif et de peser sur un monde et une histoire qui entend se positionner (performance difficile aujourd'hui pour le plus grand nombre), se vectoriser pour un projet (une transition écologique et solidaire, par exemple) et lutter contre la barbarie, qui, toujours, sera à nos portes, si l'on ne comprends pas et/ou n'agit pas sur ce qui se joue aujourd'hui dans le retournement anthropologique à l'œuvre. Tel est le défi qui nous attend.

### 3) Les causes de la perte de légitimité et les difficultés de la transmission

Trois phénomènes cumulatifs peuvent être identifiés qui conjuguent leur action pour rendre illégitimes les anciennes manières de « travailler l'humus humain », action pourtant toujours nécessaire à la socialisation et à la solidarité collective. C'est tout l'Imaginaire social qui s'en trouve ainsi chamboulé.

Premièrement, l'évolution du discours scientifique envisagé comme la porte de sortie, la solution absolue (Tout absolu relève du religieux et le doute inhérent à la véritable démarche scientifique angoisse beaucoup d'humains). Deuxièmement, une dérive de la notion de démocratie en populisme « démocrate » consumériste. Et enfin, la glorification du modèle du marché, y compris dans la manière de nous représenter le lien social.

#### Dérives de l'explication scientifique et rationnelle à outrance (positivisme) : disparition de l'énonciateur au profit de la cohérence de l'énoncé.

“ Il n'est évidemment pas difficile de nous apercevoir que le discours de la technoscience, lorsqu'il permet en fin de compte de produire des objets dits de consommation, a la prétention de nous combler, et donc ne nous débarrasser du vide. Difficile aussi de ne pas prendre pour une tentative de suppression de toute limite les possibilités actuelles d'avancées spectaculaires dans presque tous les domaines qu'on nous laisse espérer et qui ne font pourtant que reculer les limites. Difficile enfin de ne pas confondre avec la suppression de l'impossible cette inflation de nouveaux possibles que

<sup>17</sup> Voir par exemple P.MENGUE, *Deleuze et la question de la démocratie*, L'Harmattan, 2003, p.25

<sup>18</sup> JP LEBRUN, idem, p.142



nous expérimentons jour après jour dans la société actuelle. Autrement dit, difficile de ne pas prendre pour une absence de finitude ce qui n'est pourtant que sortie d'un type de finitude"<sup>19</sup>

Il ne s'agit pas ici de critiquer la science et la méthode scientifique et ses avancées spectaculaires, mais bien de constater que beaucoup de nos contemporains gardent un rapport religieux au discours scientifique. Il existe une croyance bien ancrée, même chez certains scientifiques, en la possibilité future de la science de TOUT expliquer, de faire disparaître le vide et l'incertitude qui nous entoure.

Par ailleurs, le langage scientifique a pas mal contribué au discrédit de la parole. Tout ce qui n'est pas mathématisable n'existe pas, pourrions-nous dire. Or, le langage humain s'appuie sur le vide. Rappelons-nous, le "mot" n'est pas "la chose".

Dans la même veine, qu'en est-il de la parole donnée lorsque tout passe par la preuve, par le plein, par le positif saturé à l'extrême. Comment cette méfiance profonde, à priori, des humains les uns vis-à-vis des autres permet-elle encore de construire un projet commun, un désir et un avenir collectif ? La confiance ne se base-t-elle pas sur une promesse, une parole donnée. Faut-il toujours des preuves, à priori ?

" Le procès de Galilée signe le crépuscule de la légitimité qu'autorisait la toute-puissance de Dieu – entendons : celle de la négativité qu'il désignait - au profit d'une légitimité nouvelle fondée sur la scientificité - celle de la seule cohérence des éléments positifs..."<sup>20</sup>

"Cette délégitimation de l'argument d'autorité dans la controverse scientifique s'est étendue à l'ensemble du champ social et tout se passe aujourd'hui comme s'il ne devait plus être utilisé : plus les connaissances prévalent, plus il devient désuet. Continuer de faire appel à l'argument d'autorité sera même désormais bien souvent considéré d'emblée comme abusif. Nous sommes donc passés, avec le triomphe de discours de la science, d'une légitimité qui se soutenait – il n'y avait pas d'autre possibilité - d'un plein qui s'appuyait sur le vide à une légitimité qui se soutient d'une cohérence logique, celle-ci se présentant sous les oripeaux d'une certitude qui ne s'encombre plus du vide"<sup>21</sup>

On aboutit alors à une délégitimation de l'énonciateur au profit de la légitimité de la cohérence des énoncés. C'est, par certains côtés, un énorme progrès pour l'humanité. Mais la méfiance par rapport à tous les énonciateurs (père, adulte, prof, travailleur social, politique...) est donc devenue la règle. Si du côté des adultes socialisés à l'ancien régime, cela peut représenter souvent un grand progrès, cette pratique dans l'éducation des enfants pose question par rapport la confiance nécessaire à un être en formation qui a besoin d'adultes qui tiennent bon, qui font parfois « semblant » de détenir une vérité, à laquelle l'adolescent pourra se confronter pour se faire sa propre opinion et se construire alors comme véritable sujet de sa vie. Sans cette confiance "aveugle" du tout petit, sans cette personnalité solide à laquelle s'affronter, le sujet sera un sujet mou, voire dépressif, qui, dans le pire des cas "ne saura jamais ce qu'il veut pour sa vie", sans désir et sans conscience du "prix à payer" pour devenir sujet. On a donc aujourd'hui des individus, à peine sujets, qui veulent "le beurre et l'argent du beurre" selon l'expression consacrée. Le phénomène "Tanguy"<sup>22</sup> n'en finit pas, d'ailleurs la suite vient de sortir. (Tanguy, le retour)<sup>23</sup>

<sup>19</sup> JP. LEBRUN, idem, p.111-112

<sup>20</sup> JP. LEBRUN, idem, p.118

<sup>21</sup> La perversion ordinaire, Vivre ensemble sans autrui, Jean-Pierre LEBRUN, essai, Denoël, 2007, p. 119

<sup>22</sup> TANGUY, film d'Etienne CHATILIEZ, 2019

<sup>23</sup> TANGUY, LE RETOUR, film d'Etienne CHATILIEZ, 2019

Confusion entre démocratie (la place du pouvoir est vide) et démocratisation (chacun fait ce qui lui plait, l'enfant roi, le citoyen consommateur, etc...)

“L'avènement de la démocratie moderne est ce qui a rendu possible de quitter l'Imaginaire social qui rendait chacun tributaire d'un grand Autre - personnifié dans la figure d'un Dieu de son représentant royal - et donc forcément le limitait, le contraignait à occuper une place définie à d'avance. Mais la démocratie - ainsi que l'a montré judicieusement Claude Lefort<sup>24</sup> - reconnaît lors de son émergence l'existence d'un lieu vide comme lieu du pouvoir, précisément là où, jusqu' alors se tenait le théologico-politique. La démocratie, il faut le savoir, est donc par excellence le régime politique qui fait sa place au vide, et qui peut par là même, tout à fait s'acquitter de la tâche de le transmettre.”<sup>25</sup>

C'est en ce sens que l'on constatera le vide du pouvoir entre deux élections, le lieu ne sera rempli que pour le terme d'un mandat (quelques années). C'est parce que ce lieu est vide qu'il faudra désigner des représentants du peuple qui gouverneront pendant une période négociée. Dans cette configuration, le « peuple » (fiction qui a remplacé le théologico-politique) continuera pendant ces 200 premières années de la modernité naissante de permettre aux individus de continuer à conquérir leur autonomie sur l'hétéronomie des gouvernants (qui occupent toujours la place de l'exception, mais cette fois au nom du peuple et non plus du Roi au nom de Dieu)

Aujourd'hui, 200 années plus tard, les individus revendiquent leur self-government, n'acceptent plus d'être représentés, de déléguer leur pouvoir pour une mandature, la fiction du « peuple » est épuisée, même si elle est récupérée de manière perverse par les partis extrêmes. Le peuple veut du direct (démocratie directe) ou de la restauration (un sauveur souvent nationaliste comme Salvini, Orban et compagnie...). Les deux tendances se côtoient, signant ainsi l'aboutissement de la logique inhérente à l'aboutissement de la modernité, individualiste par définition.

“L'imaginaire social d'aujourd'hui c'est celui du moment où, là modernité étant un fait accompli, la démocratie n'a plus à lutter contre l'hétéronomie qu'elle a toujours récusée et peut même se prévaloir de s'être totalement émancipée de toute transcendance”<sup>26</sup>

Et Marcel Gauchet d'indiquer : “c'est sur ce chapitre que se joue la différence décisive avec la figure classique de la citoyenneté. Celle-ci reposait sur la conjonction du général du particulier, chaque citoyen étant requis de s'approprier le point de vue de l'ensemble depuis son propre point de vue. Dans la nouvelle configuration qui se dessine, c'est la disjonction qui prévaut, chacun ayant à faire valoir sa particularité (Ndlr : qui n'est pas la singularité) auprès d'une instance du général dont il ne lui est demandé à aucun moment d'épouser le point de vue. Aux titulaires de la charge de se débrouiller.”<sup>27</sup>

Cette dernière remarque de Gauchet montre bien que le citoyen (peut-on encore utiliser ce terme), positionné comme un consommateur, se « fiche » pas mal de l'intérêt général (ce que Gauchet appelle « s'approprier le point de vue de l'ensemble ») pour autant que sa particularité soit reconnue. Pire même, plus personne ne croit que l'intérêt général soit de l'ordre du possible, les hommes et femmes politiques étant considérés uniquement à partir de leur intérêt particulier. La

<sup>24</sup> C. Lefort, Essai sur le politique, 19è , 20é siècles Seuil, 1986

<sup>25</sup> .JP LEBRUN, idem p.120

<sup>26</sup> JP LEBRUN idem p.121

<sup>27</sup>

défiance est totale de part et d'autre. Tout le monde « crache dans la soupe », par exemple, en dénonçant le clientélisme généralisé pour se presser d'y faire appel dès que son intérêt particulier est en jeu. (Pour trouver un emploi par exemple). C'est le chien qui se mord la queue, ce qui donne l'impression appuyée que le moteur démocratique tourne à vide.

“C'est ici que peut dès lors émerger ce que nous appelons le “démocratisme”. C'est une illusion d'optique qui laisse croire au citoyen de la modernité démocratique accomplie que son autonomie est un donné d'emblée. Mais l'illusion fonctionne et il n'a de cesse que de vouloir se faire reconnaître (quasi maladivement parfois, ndlr) dans sa singularité par un collectif à qui il estime ne plus rien devoir. Tout au plus accepte-t-il de ne pas empiéter sur le même droit qu'il reconnaît à son voisin. C'est une telle lecture simpliste, par le citoyen, de sa nouvelle condition qui conduit au démocratisme, à savoir cette croyance en ceci : la démocratie se résumerait à ce fait que chacun fait ce qu'il veut pour autant que cela ne dérange pas l'autre !”<sup>28</sup>

Ainsi donc ce « démocratisme », perversion de la démocratie, débouche sur des attitudes d'enfant roi, de citoyen consommateur, de non sujets complètement entousés dans une logique sérielle où ils ne font plus que consommer un ersatz de liberté, magnifiquement entretenu par la publicité « pseudo personnalisée » des magazines de bagnoles, de fringues ou de voyages, et même d'écologie au rabais via le phénomène du green washing . L'idéologie hyper ou néo libérale a atteint une puissance jamais égalée dans l'histoire. Elle peut tout récupérer à son profit en donnant l'impression de ne pas être une idéologie puisqu'elle laisse aux individus, selon une métaphore canine, une laisse suffisamment grande pour que les petits toutous que nous sommes continuent à revenir au pied de son maître (le système), qui nous rentrera à la niche après nous avoir laissé dérouler les 25 mètres de laisse lors de nos pipis matinaux ou vespéraux.

[Glorification du modèle du marché dans les échanges, pas seulement économiques, instrumentalisation de toutes les relations.](#)

Outre les excès de la science et du démocratisme, le modèle économique du marché va venir sceller le tout du nouveau modèle en prétendant devenir – ou ne devenant de fait - l'étalon ultime de tous les échanges humains et donc, en finale, du lien social.

Encore une fois, Gauchet nous éclaire sur le phénomène : « Nous ne pouvons plus imaginer la coexistence humaine en d'autres termes que sous les traits d'un marché généralisé comme le seul mode de réalisation de la compossibilité entre des libertés égales »<sup>29</sup>

Et encore : « L'intérêt général ne pouvant être conçu autrement que comme la résultante à posteriori du libre concours des intérêts particuliers, nous retrouvons par un autre biais les raisons de la reviviscence de l'idée de marché. (...) Ce n'est pas du marché comme institution de l'économie à l'intérieur de la société qu'il est question, en la circonstance, mais véritablement d'une société de marché. (...) C'est à une véritable intériorisation du modèle du marché que nous sommes en train d'assister - un évènement aux conséquences anthropologiques incalculables que l'on commence à peine à entrevoir. (...) C'est la constitution intime des personnes qu'elle contribue à remodeler. Du devoir de désintéressement qui définissait l'homme public, à l'injonction tacite de s'aligner sur son intérêt propre, le pas est immense, et les suites promettent d'être lourdes »<sup>30</sup>

<sup>28</sup> JP LEBRUN, idem p.122

<sup>29</sup> GAUCHET Marcel, “La religion dans la démocratie, parcours de la laïcité”, Gallimard, le Débat, 1998, p.106

<sup>30</sup> GAUCHET M. , idem, p.86

Avec ce troisième aspect du modèle actuel, on a l'impression que le piège est complet, que le totalitarisme pointe le bout de son nez, comme à chaque fois qu'une idée ou un corpus à la prétention d'être l'explication finale et totale du sens de la vie en société.

C'est ce qu'avance Lebrun comme hypothèse dans le passage suivant : « Le libéralisme économique peut être considéré à cet égard comme la cerise sur le gâteau. Il est tout à fait congruent avec l'idée d'un système qui ne fait plus rien d'autre que de faire entièrement confiance à une autorégulation spontanée. Plus besoin d'autorité pour réguler la société, on fera pleine confiance à l'autonomie des marchés. Moyennant quoi, s'est façonnée toute une société sur le modèle du marché. En ce sens, avance l'économiste Ingrid France, « le libéralisme procède d'une idéologie qui se nie comme telle. Le parti pris normatif qui sert de point de départ à cette construction théorique est de montrer que le marché constitue l'institution la plus efficace pour régler les activités économiques. »

Et Lebrun ajoute alors : « Il s'agit bien d'un *parti pris normatif*: le néolibéralisme économique accomplit le trajet préparé par le discours de la science et par le glissement de la démocratie au démocratisme, du lieu du pouvoir comme lieu vide au lieu du pouvoir comme susceptible d'être occupé par chacun. De l'institution à l'absence d'institution. De l'hétéronomie à l'émancipation, en se libérant de toute dette à l'égard de l'Autre. »<sup>31</sup>

Comment ne pas voir en pareille clôture l'autisme social qui risque de se produire, le risque anthropologique majeur pour nos sociétés hypermodernes. C'est dans ce sens que Lebrun parle du « Vivre ensemble sans autrui ».

Et Lebrun de conclure, citant Deleuze : « Pour parler comme Lacan, la forclusion d'autrui fait que les autres ne sont plus appréhendés comme des autrui, puisque manque la structure (psychique : ndlr) qui pourrait leur donner cette place et cette fonction. »

« Malaise dans la civilisation », donc ! Quand notre démarche aboutit à cette conclusion, nous pouvons dire qu'il y a urgence à réfléchir aux questions du vivre ensemble, de l'anthropologie actuelle, de l'autorité, de la tiercéité, du rapport à l'autre et de l'avenir du petit homme et de l'humanité.

#### 4) Conséquences sur l'individu : de la "névrose ordinaire" à la " perversion ordinaire"

Il est de plus en plus clair, au départ de cette révolution anthropologique, que bon nombre d'individus aujourd'hui sont en grande difficulté, voire en incapacité à intégrer et à incorporer l'altérité. Nous serions donc passés d'une société qui fabriquait des "névrosés ordinaires" à une société qui fabrique des "pervers ordinaires". L'adjectif ordinaire est évidemment fondamental dans ces expressions. En effet, tout est question de mesure en la matière. Il n'est pas question ici d'une véritable structure de personnalité névrotique ou perverse au sens psychiatrique du terme.

Il s'agit plutôt d'un environnement anthropologique et psychique qui favoriserait une certaine dynamique dans la construction du sujet propice à l'emmener tendanciellement plutôt vers la névrose ou plutôt vers la perversion.

---

<sup>31</sup> JP LEBRUN, idem p.125

## Impossibilité d'envisager la perte, le négatif, la nécessité d'une perte de jouissance au profit de la dynamique du désir.

La société patriarcale, fondée sur la prévalence du paternel "produisait" des personnalités plutôt enclines au développement de la névrose par le mécanisme du refoulement devant la perte nécessaire à l'incorporation de l'altérité. C'est donc ce que nous appellerons, à la suite de JP LEBRUN, la névrose ordinaire.

Dans le modèle actuel, la prévalence du maternel<sup>32</sup> (Hypothèse déjà bien étayée) produirait des personnalités plutôt enclines au développement de la perversion (ou de la mèreversion comme la nomment certains psychanalystes à la suite de Lacan) par le mécanisme du déni, du démenti de la nécessité de cette perte nécessaire à l'émergence de l'altérité. Ce déni n'est pas souvent total, ni même conscient (il ne s'agit pas de juger), mais tout se passe comme si les néosujets reportaient le plus loin possible - voire jamais - la nécessité de la perte, la nécessité du négatif, du vide, de la limite, la nécessité d'une soustraction de jouissance au profit de l'émergence de la dynamique du désir et donc de la projection dans des projets, de la possibilité de la sublimation dans une inscription collective. C'est cette posture hypermoderne que nous appellerons donc la perversion ordinaire.

La non-acquisition d'une butée claire psychiquement, voire physiquement inscrite, provoque chez ces néosujets beaucoup de souffrances face à la réalité qui viendra tôt ou tard faire apparaître l'obligation de la perte et de la limite et pose également pas mal de problème quant à l'inscription dans le collectif. Tout se passe comme s'ils étaient englués dans le maternel, dans le grand TOUT, entousés d'une manière sérielle dans une masse globale qui rappelle non sans effroi, les prémisses de certaines aventures totalitaires.

## Du côté de l'éducation : quand on ne peut plus compter sur l'autre

Du côté de l'éducation, les hommes et les femmes chargés de la tâche spécifique de transmettre la nécessité d'une soustraction de la jouissance se trouvent démunis et non socialement soutenus pour supporter la violence et la haine face à leur obligation d'entamer la toute-puissance des néosujets. Cette violence et cette haine sont un passage obligé, elles seront le moteur, une fois intégrées par le travail de subjectivation, de la construction du désir, une fois acquis le renoncement à les mettre en acte. Les éducateurs (au sens large, parents, professeurs, animateurs de loisirs, etc...) devront donc porter seuls cette confrontation inévitable, ils devront TENIR, relativement seuls dans la tempête...

Ce qui pourrait de plus en plus se révéler une tâche titanesque, voire impossible pour la majorité d'entre eux.

"Du côté des enfants ou des jeunes, la conséquence de cet estompement, de cette démission de fait des adultes, n'est pas mince. On se trouve dans une situation que nous avons déjà qualifié ailleurs

---

<sup>32</sup> Les notions de paternel et de maternel font ici référence à des fonctions et pas nécessairement à des réalités biologiques. Il existe un débat dans la psychanalyse entre ceux qui pensent que les fonctions sont plus ou moins bien remplies en fonction des réalités biologiques et sexuelles. Nous n'entrerons pas dans ce débat qui nous emmènerait trop loin par rapport au thème de cette contribution. De même qu'il existe des divergences entre ceux qui rêvent de réhabiliter, de restaurer la situation ancienne (ex : marche pour la vie en France), et ceux qui pensent qu'il faut laisser les choses aller vers toujours plus de liberté individuelle (position libertaire, travaux de Gilles Deleuze, etc.) Nous plaiderons pour une troisième voie à encore construire pour éviter de "jeter le bébé avec l'eau du bain". En effet, nous sommes persuadés de la nécessité de l'incorporation par le petit d'homme d'une butée, d'un pivot ferme et indiscutable, sur lequel il pourra prendre appui solide pour aller sans trop d'angoisse à la rencontre de la nouveauté et de l'altérité, à partir duquel il pourra par le langage élaborer son désir pour devenir véritablement Sujet en lien avec le collectif.

d' « expérience limite », avec des sujets qui sont contraints à ne plus pouvoir « tirer » que d'eux-mêmes ce qui est nécessaire à leur condition d'humain. Parce qu'il ne peut plus compter sur l'autre pour poser la limite, le sujet d'aujourd'hui, pour que cette opération ait lieu, ne peut plus compter que sur lui-même. Mais recevoir la limite de l'autre - ou devoir se l'imposer soi-même n'est pas du tout équivalent. Se l'imposer soi-même - tâche à recommencer sans cesse, comme si la soustraction de jouissance ne s'était pas inscrite - est beaucoup plus difficile. Cela peut être extrêmement lourd à porter.<sup>33</sup>

En conclusion provisoire, on peut légitimement se demander comment, dans une société où la différence des générations est globalement abolie, où le désir de rester éternellement jeune est devenu un must, où la mort et totalement déniée, où la finitude est exécrée, est-il encore possible de transmettre ?

En ce qui concerne l'éducation, la question de l'autorité est la priorité en termes de réflexion et d'action. Nous y reviendrons donc dans les pistes et défis en fin d'article

### [La forclusion de la rencontre :- autrui, pièce maitresse de mon univers](#)<sup>34</sup>

“ L'absence de rencontre - on pourra parler en l'occurrence de forclusion de la rencontre - organise la nouvelle modalité de ce qui n'est plus alors qu'un pseudo-lien social.”<sup>35</sup>

“1.200 enfants décédés lors des tueries de masse aux USA depuis un an”<sup>36</sup> Ce titre choc du magazine moustique pointe un phénomène qui va grandissant aux USA et d'autres pays depuis une vingtaine d'année. Outre la question de la vente libre des armes, cette problématique est interpellante en ce qu'elle est parfois le fait d'auteurs très jeunes.

“Le 20 avril 1999, peu après 11h du matin, deux adolescents, Eric Harris (18 ans) et Dylan Klebold (17 ans), pénètrent dans le lycée Columbine de Littleton, dans le Colorado. Lourdemment armés, ils tirent pendant près d'une heure sur leurs camarades de classe et leurs professeurs avant de se suicider. Bilan final : 15 morts (douze élèves, un professeur et les deux auteurs de l'attaque) et plus d'une vingtaine de blessés, dont la plupart grièvement. Ce drame, qui a profondément marqué la société américaine, est l'un des premiers drames scolaires ultra-médiatisés.”<sup>37</sup>

Gus Van Sant, réalisateur américain, s'est inspiré de ces faits pour son film *Eléphant*, sortie en 2003. Le récit du film est éloquent : “ Au collège les élèves vont et viennent sans aucune confrontation entre eux...Tout cet univers transpire le clean et la pléthore de possibles, mais sans qu'aucune aucune rencontre n'ait lieu. (...) Dans ce nouveau monde contemporain, chaque être est un vecteur solitaire, portant avec lui son système personnel d'abscisse et d'ordonnée, son rythme et sa mesure. Rien d'établi ni de fixe ne préexiste à sa mise en marche.”<sup>38</sup>

On peut se demander légitimement pourquoi une telle violence a pu se déchaîner ? Une des hypothèses est que, dans le monde d'aujourd'hui, le manque de rencontre avec l'autre, son

<sup>33</sup> JP LEBRUN, idem p.128

<sup>34</sup> Michel TOURNIER, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Gallimard, Folio n°959, 1967

<sup>35</sup> JP LEBRUN, idem, p.364

<sup>36</sup> Titre du Magazine belge Moustique du 19 février 2019.

<sup>37</sup> RTBF INFO, Céline Biourge avec Martine Plenus, Publié le samedi 20 avril 2019 à 07h00

<sup>38</sup> Patrice BLOUIN, *Plume d'éléphant*, in Cahiers du cinéma, n°583, octobre 2003, p.15

évitement répété, voire permanent, a empêché l’entame de la toute-puissance infantile du sujet. Celui-ci est alors abandonné à son sort sans moyens psychiques pour l’aider à métaboliser l’altérité

Lebrun ajoute ceci : “...d’aucuns, pour leur part, entraînés dans l’impasse de ce monde, dans lequel ils n’ont finalement aucune place, ne voient d’autre issue que de froidement “tirer dans le tas” (la masse, l’indéterminé, ndlr) pour exister. Et peut-être n’y a-t-il en fin de compte d’autre mobile à une telle violence que l’impossibilité dans laquelle ils se trouvent de pouvoir faire face à ce que leur mode de fonctionnement par le démenti leur a permis jusque-là d’éviter.”<sup>39</sup>

Nous laisserons la conclusion à Lebrun et Raphaël GELY, philosophe : “ Lorsqu’il n’y a pas de pratiques et pas de tiers social, le sujet ne peut plus faire autre chose que se réfugier dans une abstraction mentaliste. Même si ce sujet fait bien l’expérience d’une réalité qui lui résiste, il ne fait toutefois pas l’expérience de ce risque normatif constitutif de toute vie signifiante. Les individus ne s’exposent plus et ne s’incarnent plus dans leur agir. Nous n’avons plus que des individus qui se heurtent les uns aux autres et font des contrats les uns avec les autres. Mais la résistance de ce réel- là ne permet pas aux individus de véritablement se subjectiver dans le rapport qu’ils peuvent avoir les uns avec les autres. Chacun reste au fond enfermé en lui-même.”<sup>40</sup>

Le langage est LA spécificité humaine - difficulté actuelle à communiquer vraiment au-delà d’une communication purement “fonctionnelle”.

Comme nous l’avons vu, le langage, outre qu’il est un moyen de communication est aussi, (aux yeux de la psychanalyse et Jacques Lacan en particulier) l’instrument par excellence de structuration de l’humanisation individuelle et de la construction de la civilisation. Le roman de Michel Tournier, « Vendredi ou les limbes du Pacifique »<sup>41</sup>, a bien montré que, hors de la rencontre avec autrui, l’homme perd le langage et la parole, mais qu’en outre, son identité et sa personnalité se délitent petit à petit jusqu’à son effondrement total. L’expérience des enfants loups a également largement corroboré cette thèse.

L’abandon de la pratique du langage oral et écrit au profit de l’échange d’images saturantes ou de textes courts et fonctionnels (Instagram ou twitter, 140 caractères) changent fondamentalement la donne. Il est permis de se demander si la capacité d’élaboration des futures générations n’en sera pas fortement affectée. Au-delà des explications socioéconomiques qui gardent toute leur pertinence, la montée des extrêmes et des simplismes un peu partout en Europe et dans le monde n’est pas vraiment de nature à nous rassurer. Aux dernières élections belges en mai 2019, le magazine le Vif-L ’express indique que « 30% de tous ceux qui ont choisi le Vlaams Belang ont moins de 34 ans »<sup>42</sup> (parti ouvertement raciste, extrémiste et pour certains membres, nostalgiques de l’Allemagne nazie).

De là à dire que l’histoire repasse les plats, il y a un pas que nous ne franchiront pas car, aux mêmes élections, « seul Groen attire plus de jeunes : 40 % de leurs électeurs ont moins de 34 ans »<sup>43</sup>.

<sup>39</sup> JP LEBRUN, p.366

<sup>40</sup> Raphaël GELY, *Les usages du Tiers, in Lebrun et Volckrik (sous ma direction de), Avons-nous encore besoin d’un Tiers ?* Collection Humus, Ed. Eres, 2005

<sup>41</sup> M. TOURNIER, op. cit.

<sup>42</sup> <https://www.levif.be/actualite/belgique/une-enquete-revele-le-profil-de-l-electeur-du-vlaams-belang/article-normal-1147251.html> en ligne, consulté le 8 juin 2019

<sup>43</sup> Le Vif L’express en ligne, op.cit.

Par ailleurs, on sait que, quand les émotions et les pulsions n'ont pas la possibilité de s'élaborer dans la rencontre et le langage, l'expression de celles-ci laissent le petit d'homme incapable de métaboliser, possédé qu'il est par des forces sur lesquelles il n'a alors plus aucune prise.

C'est aussi sans compter que cette communication hyper rapide et fonctionnelle permet toutes les attaques personnelles et les dérives. Elles laissent les individus démunis face à l'immédiateté et la violence de certains messages. Il n'y qu'à voir la compulsion autistique au "tweetage" du président de la première puissance mondiale. Outre qu'il réfléchit en 140 caractères avec son pouce, il ne peut débiter que des simplismes qui font souvent mouche, mais qui empêchent toute élaboration de la pensée un peu construite. En la matière, l'ex-Secrétaire d'Etat Belge à l'immigration et à l'asile, Théo Francken membre de la NVA,<sup>44</sup> flirtant sans arrêt avec l'extrême droite, a fait en une législature, plus de dégâts pour le vivre ensemble que tous les gouvernements précédents réunis. Il s'est, entre autres, fait traiter de "gamin de merde" par des membres éminents de son gouvernement, son comportement étant digne de celui d'un adolescent attardé...

### 5) Quelques exemples éloquentes

Penchons-nous maintenant sur l'analyse rapide de trois phénomènes ou exemples qui nous paraissent particulièrement symptomatiques des problèmes anthropo-sociaux de notre monde dit "avancé".

#### [TDHA et molécules : biologisation des problèmes anthropo-sociaux, camisole chimique versus autorité.](#)

L'exemple de l'émergence sociale de cette "maladie nommée TDHA" est particulièrement intéressant parce qu'il monopolise les 3 phénomènes que nous avons relevés plus haut : les dérives de la rationalité scientifique, l'avènement du démocratisme et la liquidation concomitante de la place de l'exception et enfin, la puissance du modèle du marché.

"Aux USA et maintenant en Europe, le TDAH nous renseigne sur les actuelles logiques de construction sociale d'un supposé trouble mental dans le sens où plusieurs tendances et acteurs sociaux ont façonné ce golem nosologie et lui font une promotion bruyante et de tous les instants : les enseignants débordés, plus ou moins dépendants selon les pressions qu'exercent les groupes de parents d'élèves, les familles anxieuses pour la scolarité de leurs enfants et/ou dépassées dans la vie quotidienne, des associations d'usagers sans omettre bien entendu le poids des firmes pharmaceutiques et la cohorte des experts dont la conviction de quelques-uns fut parfois clairement monnayée.

Le diagnostic de TDAH qui concerne de plus en plus les adolescents et les adultes, surtout dans sa forme « trouble de l'attention », convient bien aussi à l'engouement de la part de l'utilisateur pour des produits prescrits à l'occasion d'événements comme des concours, des enjeux professionnels ou toute autre performance à accomplir ou dans une optique de défi, fréquente à l'adolescence. Il est fort à redouter que l'extension systématique de la réponse médicamenteuse à de nombreuses situations cliniques hétéroclites qui, par des traits plus ou moins vifs, rentrent dans le cadre mou et

---

<sup>44</sup> Les nombreux tweets de Theo Francken à propos de la communauté musulmane, consulté sur le site du journal La LIBRE le 8 juin 2019

<https://www.lalibre.be/actu/politique-belge/les-nombreux-tweets-de-theo-francken-a-propos-de-la-communaute-musulmane-5715d0e835708ea2d4b00fe6>



poreux du TDAH mène à une chronicisation tant du diagnostic que du traitement, lequel s'il peut aider à maîtriser le symptôme sera surconsommé soit en raison de l'angoisse du jeune, ou de celle du milieu familial qui encourage une telle consommation, soit encore par des cliniciens mal formés qui croient dur comme fer à la chimère de cette chaîne, qui veulent enrayer la « supposée chaîne pronostique allant du TDAH de l'enfance à la délinquance ou les conduites addictives à l'âge adulte » et qui s'appuient sur des études discutables où l'on confond prévision et prédiction.”<sup>45</sup>

Cet extrait du résumé de l'ouvrage de Patrick Landman<sup>46</sup> pose le problème avec une précision chirurgicale. La rationalité scientifique "fondamentaliste" a construit socialement les maladies mentales à partir du catalogue de leurs symptômes. Ce catalogue, le DSM<sup>47</sup>, essentiellement américain, mais propagé dans le monde entier, permet au monde pharmaceutique marchand de fournir une réponse médicamenteuse adaptée à ces symptômes. Cette conception purement biologique du cerveau bat en brèche les questions éducatives et sociales, notamment sous prétexte qu'elles culpabiliseraient les parents et l'environnement. Nous pouvons remarquer que la culpabilité est en général présente dans la névrose, fut-elle ordinaire, alors que l'absence de culpabilité est plutôt un signe de perversion.

De ce fait, la science (le DSM des psychiatres) et le marché (les multinationales pharmaceutiques) prennent le pouvoir et confisquent un débat démocratique sur cette question au profit d'une réponse « démocrate populiste » qui rabat les questions philosophiques fondamentales sur les échanges marchands.

Opération parfaite d'une perversion pas si ordinaire, finalement, dans cette situation.

#### [La grande confusion des « places », notamment dans l'éducation \(mais pas que !\)](#)

Lebrun nous livre une vignette particulièrement intéressante issue de la pratique de Jean-Pierre Thomasset, travailleur social dans le cadre de l'aide à l'enfance et psychanalyste. Son intérêt réside à la fois dans le problème qui est posé, mais également dans la manière dont le père en question va prendre ses responsabilités pour tenter de trouver une solution. Je vous la livre comme telle :

“ Un père se plaint que chaque soir son fils de trois ans monopolise sa mère jusque très tard dans la nuit. Après le rituel d'endormissement (histoire, câlins, chansons) supposé aujourd'hui indispensable à endormissement, le bambin hache tous les quarts d'heure les retrouvailles tardives de ses parents par des rappel répétés : “maman !, j'ai soif !, j'ai faim !, j'ai froid !, j'ai peur !”

Madame fait l'accordéon entre mari et fils pour donner à boire, ramener la couverture, fournir à manger, ou allumer la veilleuse... Avec le besoin de reprendre à chaque fois le rituel incontournable, le temps passé auprès du mari étant réduit à peau de chagrin. À écouter la plainte de cet homme manifestement spolié de sa vie de couple, il me vint cette interpellation : comment se fait-il que vous vous laissiez ainsi voler votre femme ?

Quelques temps plus tard, le père revint en disant que l'affaire était réglée. Le soir même, après avoir laissé se dérouler le rite d'endormissement d'usage, laissant ainsi la place au souhait de la maman, il monte lui-même au premier appel et dit, sur le ton de quelqu'un qui n'admettra pas la

<sup>45</sup> <https://www.cairn.info/revue-figures-de-la-psy-2015-1-page-179.htm> consulté le 8 juin 2019

<sup>46</sup> Patrick LANDMAN, Tous hyperactifs ? L'incroyable épidémie de troubles de l'attention, Paris, Albin Michel, 2015.

<sup>47</sup> *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders*, manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux en français.

réplique : “maintenant tu fous la paix à ma femme!” L'enfant, interdit<sup>48</sup>, c'est le cas de le dire, cessa net ses revendications.

Le point le plus déterminant que fait apparaître, à nos yeux, cette vignette clinique, c'est, comme le fait bien remarquer son auteur, ce fait que tout a changé quand le père était intervenu avec un ton qui ne supportait pas la réplique. Ce père en difficulté, tirant la leçon de l'interpellation de l'intervenant comme en effet domino, s'est retrouvé à même de soutenir pour son fils une butée, de faire entendre son propos sans laisser à l'enfant d'échappatoire possible. Ni concession, ni discussion. Une énonciation unilatérale, asymétrique. Pas question de rechercher l'accord de l'enfant, pas question d'admettre une réciprocité, une égalité de statuts, encore moins - à première vue en tout cas - d'évoquer, ne serait-ce qu'implicitement, les valeurs démocratiques.

MAIS (ndlr) pas non plus de colère, ni d'emportement, d'irritation où d'énervement, tous signes d'impuissance comme nous le savons. Cette trouvaille du père n'a eu d'effets QUE parce qu'elle nomme justement les 3 places. Maintenant, tu, toi, enfant et fils, tu fous la paix à celle que je revendique en tant qu'homme pour être, elle, ma femme. Il n'en aurait sans doute pas été de même s'il avait dit dans un accès de colère : “tu fous la paix à maman ! ce qui l'aurait mis en rivalité fraternelle et aurait plutôt fait flamber le conflit.” Autrement dit, il s'agissait bien là de faire “entendre” (voire incorporer ndlr) une butée, une limite, MAIS sans que l'intervention ne puisse donner consistance à un père imaginaire tout puissant qui n'aurait eu alors de cesse que de maintenir le fils dans la crainte de la castration. Pour le dire très simplement, voilà un exemple de transmission de la castration réussie, dans la mesure précisément où elle a permis la sortie de l'angoisse de castration. Pourquoi insister sur la nécessité, pour l'enfant, de rencontrer une parole dont le ton indique qu'elle ne supporte pas la réplique ? Parce que cette parole va précisément inscrire la nécessité de la limite à la toute jouissance. Elle va contraindre à une perte, elle va cerner un réel, une béance, un vide. Et dans le même mouvement, elle va signifier à l'enfant la possibilité de se soutenir face à cette perte, de s'y confronter.”

Cet exemple montre clairement la nécessité de cette butée si importante à acquérir dès le plus jeune âge (vers 2, 3 ans). Si elle n'est pas acquise, voire incorporée à ce moment (le terme paraît dur, je sais, mais à l'époque du tatouage, il me paraît tout compte fait assez light), le jeune enfant, l'adolescent, l'adulte va “patauger” toute sa vie, chaque fois qu'il sera confronté à une limite, il va devoir lui-même reprendre ce travail de confrontation au réel. Cela lui occasionnera beaucoup de souffrance et occasionnera une grande dépense d'énergie, pour lui et pour les autres. (Cf : le Burn out des profs et la démission des parents que nous avons cités au début)

“Aujourd'hui parents et enfants sont souvent invités à négocier des contrats qui régiront leurs rapports. A première vue, cette évolution pourrait apparaître comme signifiant qu'on a mis fin à un régime d'autorité arbitraire, comme un gain démocratique. Mais ce serait une erreur de le croire. Car la relation d'éducation ne saurait se résumer à une relation contractuelle. Contrairement à ce que prétendant volontiers les défenseurs du marché, comme tel banque qui a lancé récemment un produit nouveau, le “contrat d'argent de poche”. On se retrouve là devant une illustration typique de cette grande confusion que nous dénonçons : on prend pour une relation contractuelle ce qui est fondamentalement de l'ordre d'un pacte. La contractualisation suppose en effet une réciprocité, une relation en miroir<sup>49</sup>. Et elle n'épuise pas le lien entre deux sujets. De quelle nature est alors ce lien

<sup>48</sup> Synonymes : défendu, déconcerté, interloqué (arrêté par une inter-locution)

<sup>49</sup> Notons à ce propos que la contractualisation est également à la mode depuis une vingtaine dans le travail social. Les travailleurs sociaux n'avaient pas attendus cette mode pour élaborer des pactes pédagogiques avec les usagers. Mais désormais, la contractualisation est devenue obligatoire, notamment dans les lois belges sur le Droit à l'intégration sociale de 2002, le décret instituant le code de la prévention, l'aide et protection de la

qui déborde la contractualité? On ne peut le définir que comme relevant d'un pacte, c'est-à-dire d'une relation qui inclut en son sein la négativité, la soustraction de jouissance que chacun des deux partenaires a acceptée et qui fait d'eux des êtres humains, autrement dit des êtres soumis à une Loi qui les dépasse, donc nul n'est propriétaire et qui n'est à la disposition de personne. Si la relation en miroir n'épuise pas la relation entre humains, c'est parce que cette dernière doit accorder sa place à ce qui échappe, à l'impossible, au Réel. Toujours le même tribu à payer au langage.

Quand la place d'exception était reconnue comme légitime, on reconnaissait l'importance de l'asymétrie et du ternaire comme un au-delà du miroir. On pense le plus souvent désormais pouvoir tout réduire à du binaire, à ce qui est symétrique, en miroir.

MAIS la structure de l'humain reste *ternaire*, elle ne peut se réduire au binaire."

C'est sans doute là une piste de réflexion très intéressante pour construire l'avenir du travail social, de l'éducation, des organisations et de l'humanité. Cela nous permettrait sans doute, via cette tiercéité, cette butée, cette réhabilitation du langage de sortir de la grande confusion dont parle Lebrun. Il nous faudra donc sans doute combattre individuellement et collectivement les discussions sans fin, les postures d'indécidabilité, les manipulations et l'organisation de l'impuissance érigée en tolérance.

Dans cet exemple également, on aperçoit en arrière-plan l'action de la science (ou plutôt d'une certaine science – voir les débats pédagogiques en vigueur, les conseils de toute sortes aux parents), l'emprise du marché à travers la généralisation du contrat et les dérives du démocratisme qui supporte peu l'asymétrie.

#### [Les arbitrages collectifs et le NIMBY en politique locale.](#)

Notre troisième exemple sera issu de notre expérience en politique locale. La disparition programmée de la place de l'exception et l'Imaginaire social qui la supporte touche aussi de plein fouet le rapport des hommes et femmes politiques aux citoyens. Ceci explique aussi le désaveu et la défiance dont ce "monde en soi"<sup>50</sup> fait l'objet dans l'opinion publique. On pourrait dire facilement qu'ils l'ont bien cherché, mais la situation est beaucoup plus complexe. Les fantasmes à l'œuvre des deux côtés révèlent bien, dans cet univers également, les changements que nous analysons, qui manifestement contaminent toutes les sphères de la société.

*"Ma maison" Et "sa trace dans le paysage, son impact sur le quartier, les voisins, l'environnement..."*

Qu'est ce qui relève de la vie privée et qu'est-ce qui relève de l'action collective et/ou publique ? En la matière également, les lignes ont fortement bougé depuis 20 ans. Ici aussi, la grande confusion règne en maître.

En ce qui concerne les questions d'aménagement du territoire et d'urbanisme, le "choc culturel", voire la querelle et parfois la guerre des tranchées entre décideurs et candidats bâtisseurs sont des événements fréquents, parfois violents.

---

jeunesse de 2018 et d'autres dispositifs. C'est devenu quasiment une constante dans tous les nouveaux textes législatifs. En parlant de réciprocité, tout qui ouvre un tant soit peu les yeux constate qu'il s'agit d'une opération idéologique mystificatrice, enfermant l'usager et le travailleur social dans leur unique responsabilité individuelle. Quand on parle de forclusion d'autrui !

<sup>50</sup> A propos ces cités et des mondes, Voir : Luc Boltanski et Laurent Thévenot : *De la justification*, Paris, Gallimard, 1991

Dans le pire des cas, ça se passe plus ou moins comme ceci. “Monsieur l’échevin, j’ai acheté ce terrain, il est à moi et j’y fais ce que veux, c’est une propriété privée”.

“Monsieur le candidat bâtisseur, j’ai été élu pour examiner, au nom de l’intérêt général, les conséquences de votre projet sur plusieurs choses : la trace qu’il va laisser pour 400 ans dans le paysage, l’impact qu’il va avoir sur la convivialité du quartier (le vivre ensemble), l’impact qu’il va avoir sur la mobilité, sur les coûts collectifs en équipement, sur l’environnement etc...). Par ailleurs, il existe un règlement communal d’urbanisme et un schéma de structure, les avez-vous lus ?”

“Ecoutez Monsieur l’échevin, arrêtez de me raconter des salades, quand je vois ce que vous avez laissé faire au coin de ma rue et à tel endroit ou tel endroit, je sais que, si vous en avez la volonté, mon dossier passera. De plus, j’ai voté pour vous, donc, quelque part, vous m’êtes redevable.”

“Cher Monsieur, je ne partage pas votre avis, je ne marche pas dans ce chantage clientéliste, j’ai été élu pour m’occuper de l’intérêt général ; je suis donc, après l’élection, l’élu de toute la population, ceux qui ont voté pour moi et tous les autres. Je vous propose de travailler comme ceci : au niveau de l’aménagement intérieur de votre maison, je serai attentif à un certain nombre de choses, mais globalement, je serai souple. Par contre en ce qui concerne l’aménagement du territoire, votre implantation, le rapport avec le reste du bâti, l’articulation à la voirie, etc..., nous serons assez stricts!

En ce qui concerne la façade qui va construire la rue, nous vous imposerons des teintes, des matériaux, des positionnements des ouvertures, pour essayer de créer une harmonie dans le quartier...”

“Mais c’est l’URSS ici, on est en dictature, je vous préviens, je ne me laisserai pas faire, je connais des gens hauts placés, j’irai en recours, ça ne va se passer comme ça...” Porte qui claque...<sup>51</sup>

Que retirer de ce dialogue de sourds ? D’abord, manifestement, il n’y a pas que les jeunes qui ont “acté” le retournement anthropologique. La toute-puissance est omniprésente un peu partout dans une société assez mégalomane, autant dans ses fondements idéologiques que dans ses pratiques.

Je voulais surtout montrer par cet exemple que la place de l’exception est partout discréditée et que le citoyen est souvent profondément ambigu par rapport au monde politique, surtout dans ces domaines qui touchent sa « vie privée ». Désireux de transparence, mais en demande de clientélisme quand il s’agit de ses intérêts particuliers, occupant une place puis une autre au gré de ses intérêts particuliers et de ses fantasmes..

Passons à la deuxième partie de l’exemple.

*Code de la route : sens unique pour les autres, mais pas pour moi.*

Voici les faits, tels que racontés par une amie, échevine dans une petite commune aisée de la périphérie bruxelloise : “Une rue assez étroite, pas très longue, pose des problèmes en termes de mobilité. Les riverains, ennuyés par le trafic, l’étroitesse de la voirie, demandent au pouvoir communal<sup>52</sup> de déclarer cette rue “à sens unique de circulation” pour limiter le trafic et résoudre les

<sup>51</sup> Vignette assez fidèle du quotidien de mon expérience politique locale. Un conseil : si un jour, vous en êtes, prenez le sport et les fêtes, c’est vachement plus cool.

NDLR : j’ai donné le beau rôle ici au responsable politique tout en étant bien conscient que la situation inverse existe, mais il me fallait occuper honorablement la place d’exception!

<sup>52</sup> Equivalent du niveau municipal en France

problèmes de croisements dangereux pour tous les usagers de la route et abîmant régulièrement les jardins et aménagements publics et privés en bordure de voirie (pelouses, haies, etc..).

Le pouvoir communal accepte de déclarer cette rue “à sens unique de circulation”. Pas entièrement satisfait de cette avancée, certains riverains de cette rue, demandent alors une exemption pour ceux de la fin de la rue, qui vont devoir faire un petit détour pour rentrer chez eux.”

Cet exemple montre que ces personnes pourtant sensées être adultes veulent, comme nous l’avons dit plus tôt, “le beurre et l’argent du beurre”. Dans, la logique de la perversion ordinaire, elles ne veulent rien perdre, elles veulent gagner sur tous les tableaux, animées par la toute-puissance ambiante. Il est significatif également que les habitants qui ont fait cette demande sont, par un heureux hasard sans doute, les habitants les plus riches et les plus “prestigieux” de la rue... Ils réclament des limites pour tous les autres, mais dans un même mouvement, eux-mêmes réclament une dispense de ces limites... Ils ont sans doute le sentiment que c’est « leur » rue !

A propos du droit à la vie privée aujourd’hui, Lebrun dit ceci :” (...) La notion recouvre des domaines bien différents, aussi bien le droit à l'intimité que celui à l'autonomie, aussi bien le droit de protéger sa vie privée vis-à-vis des autres que celui de la protéger vis-à-vis de l'Etat. De plus, elle inclut désormais souvent le droit de faire reconnaître sa singularité sans pour autant reconnaître qu'il faut perdre quelque chose pour que le collectif existe; sans consentir à céder quoi que ce soit sur ses prérogatives; sans accepter d'être encore lié par le projet commun.”<sup>53</sup>

Ce n’est pas seulement le citoyen qui réagit de la sorte. En parlant de la Cour européenne des droits de l'homme, Marie-Thérèse Meulders-Klein nous dit que la dite Cour n'est pas insensible à l'idéologie ambiante : “La Cour, il est vrai, se réfère inlassablement à l'opinion publique et à l'état des idées et des mœurs en affirmant que la Convention (des droits de l'homme, ndlr) doit être un “instrument vivant” et évolutif. mais outre le fait qu'il n'est écrit nulle part que le droit doit suivre le fait, et en substance l'état des mentalités et des mœurs qui peut être aussi bon que détestable, voire imaginaire, il se fait que l'opinion publique elle-même, dans des matières aussi sensibles que les mœurs sexuelles et les choix existentiels, est continuellement travaillée par les groupes de pression et les médias, et se tait parce qu'elle a peur de la censure du politiquement incorrect, comme si la liberté de pensée et d'expression n'avaient plus droit de cité.”<sup>54</sup>

Voyons maintenant comment le phénomène du Nimby (NIMBY : Not In My Back Yard que l'on peut traduire par «Pas dans mon jardin») apparait comme une évidence irrationnelle et affective pour pas mal de nos contemporains.

#### *Le NIMBY, un phénomène symptomatique de la perversion ordinaire.*

«La «théorie» décrite sous le terme de «syndrome NIMBY» est simple : l'implantation de tout équipement collectif crée des nuisances pour les riverains proches de l'équipement alors qu'ils n'en tirent pas d'avantages directs. Ceux-ci auront donc pour réaction «naturelle» et égoïste de refuser le projet et de réclamer qu'il se fasse ailleurs (Not In My Backyard) = «Pas dans mon jardin» et, implicitement, «dans le jardin du voisin si cela vous arrange»).

Une première lecture, spontanée, qui est souvent celle des professionnels, serait de ne voir dans cette recrudescence des oppositions à des projets d'équipement qu'une montée des égoïsmes

<sup>53</sup> LEBRUN JP, idem, p. 169

<sup>54</sup> M-T. Meulders-Klein, *L'irrésistible ascension de la vie privée au sein des droits de l'homme*, communication au colloque sur la “vie privée”, Montpellier, novembre 2004, inédit.

locaux. Ces égoïsmes n'ont pas de sens politique en tant que tel, ils constituent au mieux un indice supplémentaire de la déliquescence de l'esprit public.(...)

D'une part, les opposants ont un intérêt direct et rationnel à s'opposer au projet (ce sont des riverains et des propriétaires qui craignent une dépréciation de leurs biens). D'autre part, dans une approche psychosociologique, les opposants ont une attitude de *rejet presque pathologique* parce qu'ils surestiment les risques de nuisances (voire ils les imaginent purement et simplement) qu'ils auront à subir du fait de l'implantation de tel ou tel projet, tout en négligeant les bénéfices collectifs qui en résulteront. Le syndrome NIMBY dessine donc la figure d'un opposant à la fois rationnel - utilitariste et irrationnel - pathologique, à la fois capable de faire un calcul rationnel de ses gains et pertes et, en même temps, incapable de fonder ce calcul sur des bases rationnelles. »<sup>55</sup> La caricature de l'anthropologie que nous décrivons depuis le début.

## 6) Pistes et défis face à ce retournement anthropologique

Arrivé à ce stade de l'analyse, on pourrait se demander ce qu'il faut faire, voire s'il est possible ou pas de faire quelque chose par rapport à cette mutation et ses conséquences ? Nous n'avons bien sûr pas de recettes magiques ou de formules toutes faites, simplement quelques considérations ou pistes d'actions.

### On ne reviendra pas en arrière.

Nous l'avons déjà affirmé plus haut. On ne reviendra pas en arrière, et même, si parfois, l'histoire repasse les plats, ce n'est jamais vraiment sous la même forme. Certains, nostalgiques, rêvent d'une restauration pure et simple du passé, c'est impossible, ni même souhaitable, la modernité avance, inéluctable et c'est un bien. La liberté est une valeur, il faut juste redéfinir ce qu'est cette liberté, cette autonomie qui se conquiert et sur quoi, elle se conquiert. Si elle est un donné, elle est molle, inconsistante et la liberté qu'elle revendique est juste celle d'un enfant gâté, qui finalement, reste prisonnier de ses pulsions.

D'autres, plus nombreux sans doute, qualifiés de libertaires ou anarchistes, s'arrangent bien de l'évolution actuelle, mais ce qu'ils ne voient sans doute pas, c'est que l'absence totale de contraintes débouchera à termes sur d'autres contraintes. (Nous pensons aux totalitarismes dont l'entouement actuel pourrait être un signe précurseur...)

Il faut donc espérer et construire patiemment une troisième voie.

### Il faut inventer de nouvelles « manières de faire » qui réhabilitent à minima le transcendantal, la place de l'exception, le rapport aux différents savoirs et au doute.

Cette troisième voie devrait engager les individus, chacun seuls, mais aussi collectivement (en articulant les deux) de ne pas « capituler en rase campagne », s'ils sont convaincus que l'avenir ne pourra être véritablement « humain » que si les sujets ont pu continuer à se « civiliser » et donc à remettre du tiers, des tiers, de la butée, de la transcendance « immanente » qui, au prix de l'acceptation de la perte et de la négativité, permettrait à chacun de se mettre debout, fier de ce qu'il est et solidaire.

<sup>55</sup> Jobert Arthur. L'aménagement en politique. Ou ce que le syndrome NIMBY nous dit de l'intérêt général. In Politix, vol.11, n°42, Deuxième trimestre 1998. Définir l'intérêt général. pp. 67-92;

Il faudra donc chacun, prendre sur soi, dans chacun des rôles sociaux et places que nous endossons, professionnellement et personnellement, en fonction de nos moyens respectifs, mais avec l'objectif de TENIR cette place, au-dessus de la mêlée, chaque fois que c'est nécessaire, chaque fois que l'humanité est en jeu, chaque fois que l'altérité est battue en brèche, à l'intérieur (psychisme) et à l'extérieur (social), tant que nous en avons la force. La vigilance devra être celle de chacun et chacune en espérant que tous ces chacun.e.s mis ensemble finiront par fissurer la masse, le magma et son entouement, sa glu.<sup>56</sup>

Mettons du tiers, même s'il a perdu sa majuscule. L'humanité n'est pas binaire (laissons ça aux machines), elle est ternaire et la triangulation n'a jamais été aussi nécessaire, elle est le ferment qui fait monter la culture et la civilisation. Parlons, « interlocutons », partout où c'est possible, c'est la clef.

Dénonçons les perversions, les ordinaires et les autres, les petites et les grandes, sur la scène privée et publique, celles qui concernent les individus, (en commençant par nous-même) aussi bien que celles qui concernent les multinationales, les gouvernements, les organisations, les associations dans certains cas. Rien ni personne n'est à l'abri de cette gangrène de l'esprit. Combattons toutes les dérives et tous les absolutismes : celles et ceux de la science quand elle est toute puissance, celles et ceux du démocratisme populiste qui nous cloue au sol et celles et ceux du marché quand il prétend être l'étalon ultime de tous nos échanges.

#### Questions d'autorité : la jeter (l'autoritarisme), la réhabiliter (le laxisme ou l'autorité évacuée), la transformer (l'autorité éducative ou démocratique) ?

Nous voudrions à présent revenir sur la notion d'autorité, parce qu'elle est centrale, mais souvent mal comprise. On n'a souvent retenu que le côté abusif de cette autorité. Il faut dire que les abus ont été nombreux, que ce soit dans les familles, dans l'église, dans la politique et les organisations. Pourtant, il existe un autre versant, celui qui « autorise », qui donne confiance, qui donne l'impulsion, qui permet de traverser l'angoisse comme sujet pour se lever et pour agir dans le monde, individuellement et collectivement, conscient de notre pouvoir, mais également de nos limites, des limites nécessaires à l'Humanité.

Bruno Robbes<sup>57</sup>, pense et propage une conception de l'autorité en milieu scolaire, qui me semble intéressante et transférable, moyennant quelques aménagements à tous les domaines de la vie en société.

« À partir de son étymologie, l'autorité se définit selon une nouvelle logique qui dépasse l'alternative proposée à l'enseignant - autorité autoritariste ou autorité évacuée - source d'impasse.

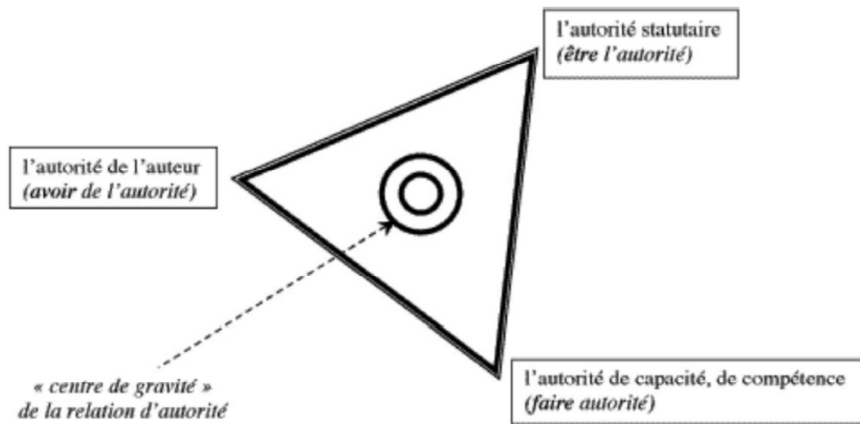
Elle se révèle au fondement de l'humain (Marcelli, 2003) comme phénomène à la fois *psychologique* et *relationnel* (social), dans une triple signification indissociable : être l'autorité (autorité statutaire - potestas), avoir de l'autorité (autorité qui s'autorise - auctor - et fait grandir l'autre - augere) et faire autorité (autorité de capacité et de compétence) (Obin, 2001).

Du point de vue des modalités d'action de l'enseignant, nous proposons le schéma suivant pour signifier que ces trois significations doivent être travaillées ensemble. Chacun perçoit bien

<sup>56</sup> Hola, je m'envole, du calme, monsieur Gerard. Pardon, j'essaie juste de nous autoriser....

<sup>57</sup> Bruno Robbes, Professeur des Écoles maître formateur, Conseiller pour la prévention et la gestion de la violence en milieu scolaire dans l'académie de Versailles, Doctorant, Chargé de cours - Université Paris X - Nanterre, Secteur « Crise, École, Terrains sensibles » in <http://www.cahiers-pedagogiques.com/Les-trois-conceptions-actuelles-de-l-autorite> , en ligne, consulté le 8 juin 2019

aujourd'hui qu'il ne suffit pas d'affirmer sa position statutaire (« je suis l'enseignant ») pour que les élèves reconnaissent l'influence du professeur et lui obéissent. L'autorité n'est jamais acquise une fois pour toutes. Elle s'établit en situation dans un réglage constant et précaire entre être, avoir et faire<sup>58</sup>



Essayons de commenter à minima ce tableau : il distingue :

- L'autorité statutaire (potestas) , pouvoir dont on est investi, non négociable, mais non suffisante, préexistante à la personne, générationnelle et institutionnelle, nécessairement asymétrique (dissymétrie reconnaissant la nécessité de places distinctes)
- L'autorité de l'auteur, qui s'autorise et augmente l'autre.  
« Parce qu'il s'est lui-même autorisé, l'auctor a le souci d'ouvrir à l'autre des voies vers l'autonomie. Il peut produire une autorité qui augmente, qui fait croître l'autre, qui l'élève (c'est le sens du mot « élève ») et l'autorise à poser des actes lui permettant de s'essayer à être auteur lui-même. Fondée sur la dissymétrie anthropologique des places générationnelles et la filiation, l'autorité permet la transmission d'une tradition sans exclure ni l'autorisation que la transmission vise à instituer, ni même « le problème de la création » (Marcelli, 2003, p. 246-250 ; Imbert, 2004, p. 182, 184) »<sup>60</sup>
- l'autorité est avant tout capacité fonctionnelle, savoirs que déploie la personne dans l'action, c'est la définition même de compétence. Elle n'est pas « naturelle », mais elle résulte d'une construction de savoirs dans l'action.

Pour aboutir à la définition suivante : « l'autorité est **une relation statutairement asymétrique** dans laquelle l'auteur, disposant de savoirs qu'il met en action dans un contexte spécifié, manifeste la volonté d'exercer **une influence** sur l'autre reconnu comme sujet, en vue d'obtenir de sa part et sans recours à la contrainte physique **une reconnaissance** que cette influence lui permet d'être à son tour

<sup>58</sup> Il est frappant et réjouissant de constater que tous les référentiels que nous avons observés sur la formation des assistants sociaux, des éducateurs font références à l'acquisition conjointe de savoirs, savoirs faire, et savoirs être, quasi sans exception. Que ce soit avant ou après la mode européenne des « compétences » et des « domaines de compétences », la combinaison de ces trois types de savoirs (transformés aujourd'hui en domaines de compétences – marché oblige) sont partout et toujours présents.

<sup>59</sup> ROBBES Bruno, op. cit. y compris le schéma, importé directement en ligne ce 8 juin 2019.

<sup>60</sup> ROBBES B. op.cit



auteur de lui-même ».

Et nous insistons sur l'importance de la réciprocité dans le processus de légitimation de l'autorité : « **mutuelle, négociée**, la reconnaissance constitue l'élément essentiel du processus de légitimation de l'autorité ». Nous affirmons enfin qu'ainsi envisagée, « l'autorité est par essence éducative ».<sup>61</sup>

Pour terminer, nous vous proposons de remplacer dans le texte « élève » par « citoyen » ou « enfant », voire « fils » ou « fille » ou encore par « employé.e ». et de voir si « ça marche » moyennant quelques aménagements.

Peut-être est-ce mon histoire personnelle de fils d'instituteur qui m'a marquée (au fer rouge parfois). Le langage actuel dira certainement que je suis traumatisé – le pauvre -, mais il n'y a pas d'éducation sans traumatisme. Je pense sincèrement que l'éducation, dans un monde aussi complexe doit être partout et pour tous. Ça ne s'arrête pas à la sortie de l'école, on peut apprendre partout et tout le temps, jusqu'au dernier souffle et, personnellement, je suis heureux quand une autorité (que j'apprécie...) m'autorise, m'initie à du neuf, voire me rappelle le cadre (dont j'adore sortir – butée parfois oubliée)... Ni Dieu, ni bête, juste humain.

---

<sup>61</sup> ROBBES B. op.cit